

## Foucault est-il de gauche ?

Arnault SKORNICKI

**Michel Foucault est devenu une référence majeure de la gauche critique, mais celui-ci a-t-il toujours été vraiment de gauche ? C'est cette question embarrassante que J. L. M. Pestaña affronte, en revenant sur la trajectoire politique tortueuse du grand philosophe, et notamment sur son rapport au (néo)libéralisme. La saine distance du sociologue « chasseur de mythes » n'empêche cependant pas l'admiration pour une œuvre qui a profondément renouvelé la pensée politique.**

Recensé : José Luis Moreno Pestaña, *Foucault, la gauche et la politique*, Paris, Textuel, 2010, 144 p., 9, 90 €.

Après tant de volumes et d'article consacrés à l'œuvre de Michel Foucault, et notamment à sa pensée politique, la lecture de ce petit ouvrage a quelque chose de rafraîchissant : il évite à la fois la vénération et ce que l'auteur appelle le « péril scolastique », le commentaire exégétique décontextualisé, l'interprétation sans fin de textes sacrés, toutes choses avec lesquelles Foucault voulait précisément rompre. Déjà auteur d'une biographie sociologique de Foucault<sup>1</sup>, José Luis Moreno Pestaña applique à celui-ci la même exigence antiscolastique, avec des instruments toutefois un peu différents de ceux du philosophe et historien : la sociologie de la production intellectuelle. Dans cet exercice, il fait preuve d'une belle indépendance d'esprit, même si l'on peut émettre des réserves à l'égard de certaines de ses conclusions.

Pestaña part d'une interrogation sur l'actualité de Foucault dans le domaine de la pensée critique. Dans les années 1970, Foucault s'était vaillamment engagé pour des causes négligées

---

<sup>1</sup> José Luis Moreno Pestaña, *En devenant Foucault. Sociogenèse d'un grand philosophe*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2006. Sur cet ouvrage, on pourra consulter la recension de Xavier Landrin dans la revue *Interrogations*, <http://www.revue-interrogations.org/article.php?article=72> [consulté le 26 mai 2011].

ou méprisées par les tenants du matérialisme historique, comme la prison ou le pouvoir psychiatrique. Il avait ainsi contribué à élargir le champ des problématisations politiques. Mais J. L. M. Pestaña va plus loin, et a le courage d'affronter une hypothèse qui hante aujourd'hui les foucaultiens de gauche : leur héros gauchiste n'aurait-il pas entamé un revirement libéral les dernières années de sa vie ? Car, non seulement la teneur de ses analyses du libéralisme peut paraître ambiguë, mais de surcroît certains de ses disciples sont devenus carrément des idéologues du patronat, des assureurs et de la société du risque.

D'où un doute qui peut effleurer l'esprit, et contrarier les amoureux de Foucault (dont l'auteur de ces lignes), comme en témoigne une certaine réception indignée de ce livre<sup>2</sup> : maintenant que le capitalisme et la question sociale sont revenus au centre du jeu politique après trois décennies de globalisation néolibérale, à quoi peut désormais servir Foucault d'un point de vue militant et critique ? Une réponse possiblement immédiate à cette question consisterait à faire remarquer que jamais les commentaires et les réappropriations de ses analyses du (néo)libéralisme, dont on n'a pris la pleine mesure qu'avec la publication de ses cours sur le sujet<sup>3</sup>, n'ont été aussi diverses et prolifiques, et ce indépendamment des « intentions » de l'auteur.

### **Être juste avec Foucault**

Mais Pestaña prend un autre chemin : réinscrire l'œuvre dans la trajectoire indissociablement sociale, académique et politique de Foucault. Le résultat n'est pas forcément flatteur pour le philosophe sur ce dernier terrain, qui ne se montre guère cohérent : communiste à l'École normale supérieure, puis gaulliste apparenté, gauchiste après Mai-68, puis proche de la deuxième gauche voire séduit par le libéralisme en fin de parcours. Cependant, Pestaña cherche à comprendre ces détours plutôt qu'à les dénoncer comme de l'opportunisme, qui suppose la fiction d'un agent rationnel calculant les effets de ses prises de positions politiques. Cette versatilité politique, quasiment revendiquée par Foucault, est notamment mise en rapport avec la réceptivité d'une figure devenue dominante dans le champ intellectuel aux variations des modes et conjonctures politiques. J. L. Pestaña fait aussi valoir que Foucault n'a jamais sombré dans le stalinisme ou le fascisme, ce qui est quand même à

---

<sup>2</sup> Serge Audier, « Critique politique des “ foucaultâtres ” », *Le Monde*, le 11 février 2011. Pour une lecture plus juste de l'analyse de Pestaña, voir la recension de Christophe Voilliot, <http://gap.hypotheses.org/214>.

<sup>3</sup> *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », éd. M. Senellart, 2004 ; *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », éd. M. Senellart, 2004

mettre à son crédit. On ajoutera qu'il fit toujours preuve, hormis sa brève période communiste, d'une vigoureuse résistance face à l'hégémonie marxiste, y compris quand il intégrait la lutte des classes dans son analyse. Moins par anticommunisme d'ailleurs, que par désir d'offrir un modèle alternatif d'analyse du pouvoir échappant autant à l'économisme (marxiste) qu'au juridisme (libéral). Un élément peut être aussi avancé, un peu négligé par le sociologue sur ce point : le stigmate de l'homosexualité a peut-être conduit Foucault à privilégier dans un premier temps une stratégie de notabilisation auprès du pouvoir gaulliste, avant que Mai-68 ne bouleverse la donne et n'ouvre un nouvel horizon des possibles académiques.

Pestaña fait ici preuve d'un rapport plutôt sain à Foucault : en dépit de toute la légitime admiration qu'il peut lui porter, il refuse d'en faire une icône et entend l'étudier comme n'importe quel objet de la sociologie des intellectuels. C'est encore la meilleure manière d'être « juste avec Foucault », pour détourner une formule que celui-ci réservait à Freud. Ce point de méthode acquis, il n'y a pas de raison de supposer que tout est de « gauche » (ni de « droite ») chez lui, malgré tout ce qu'il a apporté à la pensée critique. Il n'y a même pas de raison de croire par avance que tout est politique dans son œuvre, en particulier le premier Foucault, teinté d'un mysticisme ambigu (*L'Histoire de la folie, Les Mots et les choses*), et le troisième et dernier Foucault (celui de *L'Histoire de la sexualité*), qui marque un certain repli vers l'éthique. Qu'en est-il alors du deuxième ? On peut regretter que l'auteur n'aborde guère *Surveiller et punir* (1975) et préfère insister sur la présence, puis la disparition, du motif de la lutte des classes dans certaines de ses déclarations publiques. Si « Foucault a ouvert les horizons de la pensée politique » (p. 132), c'est d'abord en raison de l'analyse très neuve du pouvoir qu'il propose dans ce livre phare, qu'il a sorti du statocentrisme et élargi à tous les secteurs sociaux. Cette réflexion, Foucault la prolonge les années suivantes avec le concept de « gouvernementalité », promis à une fortune différée mais considérable ; elle ne peut donc passer pour un moment fugitif d'échauffement gauchiste.

### **Foucault néolibéral ?**

Reste un problème pendant : le rapport de Foucault au (néo)libéralisme. Selon Pestaña, « Sans la référence à la lutte des classes et considérant l'État comme une institution disciplinaire, la défense de la liberté ne peut que rapprocher Foucault du libéralisme » (p. 98). Certes, les cours sur le sujet trahissent peut-être une certaine fascination pour son objet, qui représente historiquement une alternative au dispositif disciplinaire. À cela s'ajoute une

« indifférence olympienne » (p. 40) de l'intellectuel pour les inégalités sociales. S'agit-il pour autant d'un ralliement, comme le suggère par moments J.L.M. Pestaña ? On se permettra d'argumenter un peu différemment. En ce qui regarde ses prises de position publiques, Foucault n'a jamais passé armes et bagages chez celui qu'il considère comme le véritable importateur du néolibéralisme en France, à savoir le Président Giscard d'Estaing. S'il a glissé à droite, c'est en restant dans l'aile gauche du champ politique, par son rapprochement avec la CFDT et les rocardiens.

Sur le fond, sa lecture du libéralisme paraît très éloignée de la vision enchantée des libéraux : pas plus qu'il ne la réduit à une idéologie bourgeoise, Foucault n'en fait jamais une simple philosophie de la liberté et des droits des individus. Si le libéralisme ressort grandi de ses analyses, c'est d'abord parce qu'il apparaît comme un véritable « art de gouverner ». Ce qui signifie tout aussi bien qu'il s'agit d'un *dispositif de pouvoir*, d'une technologie politique d'autant plus redoutable qu'elle est plus insidieuse, qu'elle prend appui sur la liberté (négative) pour réguler les populations et les individus par l'extension de la rationalité calculatrice. Il paraît donc délicat d'apprécier le degré d'adhésion de Foucault au néolibéralisme, et Pestaña franchit parfois imprudemment le pas en confondant sa description clinique de la rationalité politique néolibérale (que Foucault qualifie par ailleurs d'« utopique ») avec une approbation sans réserve. L'auteur finit d'ailleurs par conclure avec prudence sur ce point en assurant que « le jugement de Foucault sur ce processus n'est pas très clair » (p. 122), d'autant qu'il ne pouvait pas alors en mesurer toutes les conséquences pratiques. De surcroît, Pestaña passe curieusement sous silence les réappropriations de ces analyses dans la critique contemporaine du néolibéralisme, dorénavant courantes (par exemple chez Wendy Brown, David Harvey, Christian Laval et Pierre Dardot) : sans révéler la vérité *a posteriori* du texte, celles-ci en révèlent du moins certaines virtualités possibles, tout à fait éloignées de l'enthousiasme ou la complaisance supposés du maître.

Il est vrai que Foucault compare favorablement le libéralisme au socialisme, qui souffrirait d'un défaut de gouvernementalité « autonome »: le socialisme aurait une rationalité administrative, économique et historique, mais pas de véritable politique. Il proclame même (en 1977) la nécessité de jeter par-dessus bord toute la « tradition socialiste » vieille de 150 ans. Le diagnostic est lapidaire, l'ordonnance expéditive, et l'injustice du propos tient au contexte politique dans lequel il est tenu (le Programme commun et l'alliance entre le PS et le PCF). Mais n'estime-t-il pas aussi que cette « gouvernementalité socialiste, il faut

l'inventer » ? Foucault, libertaire et socialiste ? Si le regard démystificateur de J. L. M. Pestaña permet de rêver encore un peu.

Publié dans [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr), le 24 juin 2011

© [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr)